

La spiritualité en 2050

Frédéric LENOIR

LES CARNETS DE L'INSTITUT DIDEROT

La spiritualité en 2050

Frédéric LENOIR

RETRANSCRIPTION DES DÉBATS DU 1^{ER} DÉCEMBRE 2023

Sommaire

Avant-propos

André Comte-Sponville

p. 7

La spiritualité en 2050

Frédéric Lenoir

p. 15

Questions de la salle

p. 37

Les publications de l'Institut Diderot

p. 63

Avant-propos

Qu'est-ce que la spiritualité ? La vie de l'esprit (*spiritus*), mais moins dans ses capacités intellectuelles ou calculatrices que dans ses dimensions affectives, éthiques ou contemplatives, voire mystiques. Il n'est pas interdit d'y voir le sommet de l'humanité, disons sa fonction la plus haute, celle qui la sépare non seulement des bêtes mais aussi, aujourd'hui, des ordinateurs ou de l'intelligence artificielle.

Cette spiritualité, dont il faudrait d'ailleurs parler au pluriel (elle varie dans le temps comme dans l'espace, à l'échelle des individus comme à celle des sociétés), s'est longtemps vécue à travers les grandes religions, dont chacune tendait à définir un espace civilisationnel. Mais qu'en est-il aujourd'hui, dans notre monde globalisé, et spécialement dans notre Europe, si profondément sécularisée ? Et qu'en sera-t-il demain, par exemple en 2050 ?

C'est pour répondre à ces questions, ou pour y réfléchir avec lui, que nous avons invité Frédéric Lenoir, philosophe, sociologue et historien des religions, qui venait

de publier un imposant ouvrage intitulé « *L'Odyssée du sacré* », sous-titré « *La grande histoire des croyances et des spiritualités des origines à nos jours* » (Albin Michel, 2023). Le public, particulièrement nombreux ce jour-là, confirma que nous avions eu raison.

Notre orateur commença par distinguer fortement la spiritualité, qui est individuelle, de la religion, qui est collective (elle est « la gestion collective du sacré »). Il n'en reste pas moins que ces deux dimensions se sont développées de concert, pendant des millénaires. Frédéric Lenoir, avant d'en envisager l'avenir, entreprit légitimement d'en reconstituer brièvement l'histoire. Il y distingue plusieurs phases successives, toutes corrélées (c'est ce qu'un marxiste appellerait « la détermination en dernière instance par l'économie ») avec « les bouleversements des modes de vie des communautés humaines ». Cela me fait penser (quoique Frédéric Lenoir n'y pensât sans doute pas) à l'une des phrases les plus célèbres de Karl Marx : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. » C'est vrai aussi, semble-t-il, de la spiritualité.

Mais revenons à l'exposé de notre orateur.

La première phase, explique-t-il, est celle du paléolithique, dont il faut rappeler qu'il fut de très loin la plus longue période de l'histoire de l'humanité : quelque 3 millions d'années ! C'est l'époque des chasseurs-cueilleurs, qui vivent dans la nature, et de la nature, sans la transformer

ni s'en extraire. Leur spiritualité prend la forme de l'animisme (qui voit des esprits partout : « Arbres, roseaux, rochers, tout vit, tout est plein d'âmes », comme dira Victor Hugo) et du chamanisme (qui prétend entrer en communication avec ces esprits par des tranes).

Avec la Révolution néolithique, il y a environ 12 000 ans, tout change : l'être humain invente l'agriculture et l'élevage (c'est passer de la prédation à la production) et « s'extrait de la nature pour créer des villages puis des cités ». La spiritualité en est inévitablement transformée : « Les esprits de la nature sont remplacés par les dieux et les déesses de la cité. On passe d'une spiritualité horizontale, celle d'un être humain inséré dans la nature, à une spiritualité verticale, soumise à une hiérarchie. »

Troisième phase : l'invention de l'écriture, il y a quelque 5 000 ans, donc le passage, pour nous, de la préhistoire à l'histoire. C'est l'époque des religions astrales, des « grands récits mythologiques » et des codes moraux (comme le Code d'Hammourabi ou le Décalogue), toujours adossés aux religions et liés au politique.

La quatrième phase, vers le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ, correspond à ce que Karl Jaspers appelle « l'âge axial » de l'humanité. C'est l'époque de Lao-Tseu et de Confucius, en Chine, des prophètes hébreux, en Israël ou en Judée, des philosophes présocratiques en Grèce, mais aussi de Zoroastre ou Zarathoustra, en Perse, des Upanishad et du Bouddha, en Inde. Ce qu'ils ont en commun ? Ils utilisent de plus en plus la

raison, de moins en moins le mythe. Et tendent à mettre les vertus individuelles, comme l'amour ou la compassion, plus haut que « le formalisme de la loi ».

Le dernier tournant est celui de la modernité, qui commence à la Renaissance et se poursuit, quoique sous d'autres formes (dites « postmodernes », qui sont comme une modernité désillusionnée), jusqu'à nous. L'esprit critique tend à l'emporter sur les dogmes ; la globalisation et l'individualisation poussent à une forme de syncrétisme ou de « religiosité à la carte », mais aussi, parfois, à un « choc des sacralités », dont l'histoire récente donne de dramatiques exemples. Les diverses spiritualités s'affranchissent de plus en plus du religieux, elles s'intériorisent, et les valeurs féminines ou humanistes (ce sont les mêmes) tendent à l'emporter sur « le Dieu des armées » ou les valeurs patriarcales – non sans susciter parfois, par réaction, un réveil du communautarisme identitaire et du fondamentalisme religieux, surtout dans les pays anciennement dominés ou colonisés par l'Occident.

Qu'en sera-t-il en 2050 ? Frédéric Lenoir pense que ces mêmes tendances (globalisation, individualisation et intériorisation croissantes d'un côté, replis identitaires ou communautaristes de l'autre) se poursuivront, voire s'accroîtront, avec toutefois une progression accrue, même en terre d'Islam, de l'esprit critique, de telle sorte que la première de ces deux tendances, c'est en tout cas ce qu'on peut souhaiter, l'emportera peu à peu sur la seconde, qui ne disparaîtra pas mais tendra – sauf catastrophe climatique ou géopolitique – à devenir résiduelle. Encore faut-il

pour cela que les progrès souhaitables des technologies et de l'intelligence artificielle ne débouchent pas sur une renonciation de l'esprit, qui s'effacerait devant les ordinateurs ou se dissoudrait dans les logiciels. Pour échapper au spectre du transhumanisme (« quid du sacré, si on devient un peu des robots ? »), notre orateur nous invite pour finir à « un surcroît d'âme, un surcroît de conscience », autrement dit à une vie spirituelle revivifiée, qui nous permettra de « vivre en paix avec nous-mêmes et avec les autres », ce qu'on peut appeler aussi « la sagesse ou la philosophie », non comme activité intellectuelle (ce qu'elle est par ailleurs) mais « comme manière de vivre ».

Le débat, qui fut riche, aborda aussi bien la crise écologique ou les phénomènes sectaires que les mérites ou dangers respectifs de l'animisme et du monothéisme, sans oublier le rapport à la mort, à la morale ou à la philosophie (cette fois comme activité intellectuelle, dont Frédéric Lenoir pense qu'on doit s'y initier dès l'école primaire).

Qu'on me permette une confidence, en guise de conclusion, avant de laisser la parole à notre invité. Il est habituel que certains participants, dans le public, viennent remercier ou féliciter l'orateur mais aussi, bien souvent, le directeur de l'Institut Diderot, qui l'avait invité et qui mena les débats. Ce fut le cas aussi ce jour-là, mais beaucoup plus, et avec beaucoup plus d'intensité, voire d'émotion, que lors des quelque cinquante autres séances que j'eus l'honneur et le plaisir d'animer dans nos locaux.

Que le talent de l'orateur, ce jour-là, y fût pour beaucoup, je n'en doute pas. Mais les commentaires des uns et des autres me firent vite comprendre qu'il y avait aussi autre chose : que la spiritualité, dont on parle ordinairement si peu ou si mal, est peut-être le plus passionnant des sujets, pour peu qu'on l'aborde avec ce mélange d'ouverture, de culture et de profondeur qui est aussi l'une des marques de l'esprit.

L'esprit, c'est-à-dire quoi ? C'est-à-dire la conscience, en effet, mais en tant qu'elle a accès au vrai, à l'universel et au rire. En ce sens, et comme disait Alain, « l'esprit n'est pas une hypothèse » (puisque toute hypothèse le suppose), mais une donnée constitutive de la condition humaine. La spiritualité est sa pointe extrême : celle qui nous permet, malgré notre finitude (qui demeure), de nous ouvrir parfois à l'infini, à l'éternité ou à l'absolu. Que cet esprit soit un organe matériel (le cerveau) ou une entité immatérielle (l'âme ?), cela ne saurait annuler l'essentiel, qui est l'esprit même (notre pouvoir de penser, de vouloir, d'aimer et de rire).

Je l'ai dit bien souvent : les athées n'ont pas moins d'esprit que les autres. Pourquoi auraient-ils moins de spiritualité ? Pourquoi s'intéresseraient-ils moins à la vie spirituelle ? C'est vrai aussi des croyants, quelle que soit leur religion, ou des agnostiques, quelle que soit leur façon de l'être. L'esprit est notre lot à tous, ou plutôt ce n'est pas un lot mais une ouverture : c'est notre rapport fini à l'infini, notre rapport temporel à l'éternité, notre rapport relatif (évidemment relatif !) à l'absolu.

On peut très bien vivre sans religion (nous sommes des centaines de millions, de par le monde, à le vérifier chaque jour), mais point (en tout cas pas aussi bien) sans spiritualité. Que celle-ci ait une histoire, c'est une évidence, puisqu'elle est humaine. Qu'elle ait un avenir, c'est plutôt une exigence, dont la réalisation dépend de nous. Merci à Frédéric Lenoir d'avoir si densément résumé cette histoire, et si ardemment rappelé cette exigence !

André Comte-Sponville
Directeur général de l'Institut Diderot

La spiritualité en 2050

Avant de parler de la spiritualité en 2050, il est nécessaire, je crois, d'avoir une perspective historique. Je commencerai donc par un rapide parcours historique des origines à nos jours, afin de faire comprendre les grandes articulations, les grands bouleversements de la spiritualité et de la religion, ce qui nous permettra de nous projeter vers l'avenir.

Comme Rudolf Otto, qui en donne une définition anthropologique, je considère que le sacré est une expérience, un ressenti, une émotion profonde que l'on éprouve devant le mystère de la vie et du monde. Pour Einstein, c'est de cette émotion que sont nés la science, l'art et la religion. Face à la naissance, à la mort, à la beauté et à la puissance de la nature, l'être humain se pose des questions et part dans des quêtes intellectuelles et spirituelles diverses.

Cette définition anthropologique est très différente de la définition sociologique du sacré. Émile Durkheim nous fait remarquer que les religions font une distinction entre le sacré et le profane. Les religions sacralisent certaines choses, certaines personnes. Elles établissent aussi des espaces sacrés, donc intouchables, où s'exerce une force spirituelle particulière. Ce sont les édifices religieux, à l'intérieur desquels il y a des espaces plus sacrés que d'autres, tel le Saint des Saints, le lieu où seul le grand prêtre juif pouvait aller pour faire les sacrifices. La religion sacralise également le temps. Elle établit des jours sacrés : le shabbat des juifs, le dimanche des chrétiens, le vendredi des musulmans. S'y ajoutent les fêtes religieuses. Ce qui veut dire qu'il y a des moments et des lieux plus sains que d'autres, qui ont une force spirituelle particulière. La religion sacralise aussi des textes – les fameux « textes sacrés » – et des personnages – les prophètes. Le monde profane n'a pas cette puissance, c'est le domaine du quotidien, de l'économie, de la vie de tous les jours.

Revenons à la définition anthropologique. Pour moi, à l'origine de tout, il y a cette émotion, cet émerveillement qui donne naissance aux questions métaphysiques : pourquoi sommes-nous sur Terre ? y a-t-il quelque chose après la mort ? On entre là dans le domaine de la spiritualité. L'être humain est doué d'un esprit différent de celui des animaux, qui l'engage à chercher le sens, à se poser des questions métaphysiques. Ce questionnement métaphysique va produire dans l'histoire de l'humanité des courants spirituels et philosophiques divers. La religion,

c'est la gestion collective du sacré. On peut donc affirmer que la spiritualité est individuelle et que la religion est collective, qu'elle est la manière dont les cultures humaines gèrent à la fois le sentiment du sacré et les questionnements spirituels. Par conséquent, les religions sont toujours culturelles, une œuvre collective. Toutes les civilisations ont été religieuses. Les religions jouent un rôle fondamental pour créer du lien social. Elles sont le ciment à même d'unir des individus qui ne se connaissent pas et qui vont partager des croyances et des rituels communs. Au fond, la thèse centrale de mon dernier livre ¹, c'est de montrer que les bouleversements des modes de vie des communautés humaines sont en corrélation avec des bouleversements spirituels et religieux. Chaque révolution dans notre manière de vivre s'accompagne d'une révolution spirituelle et religieuse.

Un premier grand tournant fondamental a été le passage du paléolithique au néolithique, il y a environ 12 000 ans. L'être humain change complètement son mode de vie. Le chasseur-cueilleur nomade devient sédentaire et développe l'agriculture et l'élevage. Du coup, il change de religion. Des indices pertinents, dont l'art pariétal, laissent supposer que la première religion de l'humanité a été l'animisme, la croyance qu'il existe dans la nature des esprits invisibles. À côté du monde visible, perceptible par les sens, il y aurait un autre, invisible, fait d'esprits avec lesquels on peut communiquer en modifiant nos

1. Frédéric Lenoir, *L'Odyssée du sacré*, Paris, Albin Michel, 2023.

états de conscience, ce que font les chamans. En transe, le chaman est à même de dialoguer avec les esprits invisibles de la nature et notamment des animaux. C'est encore, de nos jours, le cas des peuples qui vivent de la chasse et de la cueillette, comme nos ancêtres de la préhistoire. Par des rituels semblables, les chamans d'aujourd'hui entrent en contact avec les esprits invisibles des animaux pour les soumettre aux chasseurs qui nourrissent la tribu. Nous nous sommes longtemps demandé pourquoi les auteurs de fresque telles celles découvertes à Chauvet, Lascaux, etc. se terraient dans des grottes profondes, difficiles d'accès, où il fallait une torche pour s'éclairer. L'hypothèse de l'art pour l'art ne tient pas la route. Pourquoi faire une œuvre artistique si on ne peut pas la montrer ? L'hypothèse la plus probable, celle qui retient aujourd'hui l'attention d'une majorité de préhistoriens, notamment de Jean Clottes, qui a analysé la grotte Chauvet, est qu'il s'agit d'un art chamanique. Nos ancêtres de la préhistoire pratiquaient le chamanisme dans des grottes obscures justement pour obtenir un état modifié de leur conscience et entrer en contact avec les esprits des animaux. C'est pour cette raison que 90 % des représentations pariétales nous font voir les animaux que nos ancêtres chassaient. Il n'y a quasiment pas d'être humain, mis à part, exceptionnellement, les chasseurs – comme à Lascaux où apparaît un chasseur blessé, mais qui a une tête d'oiseau.

Au moment où les hommes de la préhistoire passent du paléolithique au néolithique, ils quittent la nature. Pour la première fois, l'être humain s'extrait de la nature pour créer des villages, puis des cités. Il se met à l'abri en s'en-

tourant d'enclos, notamment pour protéger le bétail. Ce changement de mode de vie, où l'homme préhistorique se sédentarise et pratique l'agriculture et l'élevage, s'accompagne d'un changement de sa religiosité. Les esprits de la nature sont remplacés par les dieux et les déesses de la cité. On passe d'une spiritualité horizontale, celle d'un être humain inséré dans la nature, à une spiritualité verticale, soumise à une hiérarchie. Au-dessus, dans le ciel, les dieux et les déesses, en dessous, le monde naturel et au milieu l'être humain, à mi-chemin entre les dieux et la nature. Sa fonction est maintenant de maintenir, à travers des rituels, l'ordre cosmique. Il est l'intermédiaire entre les dieux et le monde naturel. Ce dont nous retrouvons une trace dans la Genèse. La Bible dit que l'être humain a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et à ce titre il est responsable de la nature qu'il est appelé à dominer. C'est le début d'un long processus de sortie de la nature. L'homme des religions antiques vénère pendant un certain temps ses ancêtres divinisés – c'est le culte des mânes.

Un nouveau grand tournant de l'humanité se doit à l'invention de l'écriture qui apparaît il y a environ 5 000 ans. Elle sert au départ pour noter des observations astronomiques. En Chine, il y a environ 3 500 ans avant notre ère, pour consigner la position des planètes. Même chose en Mésopotamie et en Égypte où les prêtres notent sur des tablettes d'argile, chez les premiers, ou sur des papyrus, chez les seconds, les positions planétaires en essayant d'établir une corrélation entre les événements célestes et les événements terrestres. Ils supposent que

la connaissance de ce qui adviendra dans le ciel permet de savoir ce qui adviendra sur Terre, et que calculer la date d'une éclipse de Soleil ou le passage d'une comète permet de prévoir des cataclysmes futurs. Les croyances astrologiques vont se développer dans toutes les civilisations. L'écriture qui permet aussi le développement des mathématiques est également à même de faire apparaître les grands récits mythologiques. Le sentiment religieux prend des formes nouvelles dont les principales caractéristiques vont se développer dans tout le monde antique. Apparaissent maintenant les grands récits mythologiques qui expliquent l'origine du monde et de l'être humain. Toutes les civilisations créent leur récit mythologique qui lie les membres de leur communauté. Et puis apparaît la notion de sacrifice offert aux dieux et aux déesses de la cité. Pour obtenir leur aide et leur protection, la fertilité des troupeaux et la fécondité, on leur offre quelque chose de précieux : les semences, les animaux. Il s'agit d'un échange, de ce que Marcel Mauss appelle l'anthropologie du don. C'est ce que l'on voit dans toutes les sociétés humaines, mais aussi dans la religion : on demande quelque chose aux dieux, et en échange on leur donne quelque chose de précieux. On peut aller jusqu'au sacrifice humain lorsqu'il y a des épidémies, des problèmes très graves ou des guerres extrêmement violentes. Avec ces grandes religions antiques apparaissent aussi des codes moraux, ces lois éthiques qui sont toujours religieuses. Au départ, c'est toujours au nom de Dieu qu'il nous est interdit de tuer son prochain, de voler, de mentir. On le voit aussi bien dans le Décalogue que dans le Code d'Hammourabi, de plus de mille ans plus ancien,

où les dieux de la cité nous enjoignent de respecter notre prochain, de ne pas commettre le mal, etc. La morale est toujours adossée à la religion, et indissolublement liée au politique. Le pharaon en Égypte et l'empereur en Chine sont « les fils du ciel ». Le souverain est relié à Dieu. Sa légitimité se doit au fait qu'il est relié au monde divin et à celui temporel. Le politique va soutenir le religieux et lui prêter main-forte contre les hérétiques ou les infidèles. La religion, c'est un ensemble de croyances, de rituels partagés qui cimentent des peuples de plus en plus nombreux en train de constituer des royaumes et des empires.

Une évolution économique rapide de ces empires fait apparaître, au milieu du premier millénaire avant notre ère, une classe moyenne aisée qui dispose de loisirs. C'est un nouveau tournant. On n'a pas le temps de réfléchir à l'origine du monde et au sens de la vie humaine quand on est le nez dans le guidon, quand on doit travailler la terre, exercer une activité prenante. Là, on voit apparaître une classe économique qui a le temps de réfléchir. Dorénavant, partout dans le monde, des gens consacrent beaucoup de temps à la connaissance. Ils développent, au milieu du premier millénaire avant notre ère, une spiritualité et une sagesse nouvelles. Carl Jaspers appelle cette révolution spirituelle qui affecte toutes les civilisations « la période axiale de l'humanité ». Cette révolution spirituelle, c'est à la fois le taoïsme et le confucianisme en Chine, les prophètes d'Israël qui annoncent Jésus, c'est la naissance de la philosophie en Grèce, c'est le mazdéisme en Perse, c'est, en Inde, les Upanishad, le Bouddha et

le jaïnisme. Il y a des points communs extrêmement forts dans toutes ces nouvelles spiritualités. D'abord, le développement de la raison. On utilise de plus en plus la raison et on critique de plus en plus le mythe. Il s'agit d'obtenir par la raison une compréhension du monde et une connaissance de soi, c'est-à-dire analyser, comprendre, observer, comparer, critiquer, en un mot : raisonner. Quand Socrate dit : « connais-toi toi-même », c'est le même message que celui de Bouddha qui nous invite à faire notre introspection par la raison. Le développement de cette raison critique a un impact considérable sur les religions. D'autres idées se développent également. Les gens réfléchissent à l'amour, à la compassion. Dans toutes ces révolutions spirituelles, l'idée dominante est celle d'une loi qui est le fruit de l'amour. Ce qui compte, c'est cette compassion qui vient du cœur. Les gens n'obéissent plus à la loi simplement parce qu'elle est la loi et par respect pour la religion. Il s'agit avant tout de se transformer soi-même. Ainsi, dans les Évangiles, le Christ critique le formalisme de la loi. Il dit que le shabbat est fait pour l'homme et pas l'homme pour le shabbat. Si on doit guérir quelqu'un le jour du shabbat, il est plus important de guérir cet homme que de respecter le shabbat. L'amour est au-dessus de la loi, message que l'on retrouve aussi bien dans le bouddhisme, et partout. L'amour universel est la valeur suprême. Toutes les religions devraient être au service de cet amour. Or, la plupart des religions antiques sont sclérosées, elles n'ont pas une dimension affective, il n'y a pas une transmission spirituelle. Ce n'est qu'au milieu du premier millénaire qu'apparaissent ces grands courants de spiritualité et

philosophiques où il y a une relation de maître à disciple. Le maître transmet un enseignement vivant et les modalités d'une expérience spirituelle. Ces grands courants de sagesse du cœur et de la raison vont bouleverser complètement toutes les religions du salut. Le bouddhisme, le christianisme et ensuite l'islam sont issus de ces bouleversements spirituels, un mélange des religions antiques avec leurs sacrifices, leurs rituels, leurs clergés, et cetera, et de ces grands courants spirituels. Les religions évoluent vers ce que nous connaissons aujourd'hui, un mélange des religions antiques avec leur formalisme, leur extériorité, leurs dogmes, leurs normes et de ces courants spirituels qui vont les travailler de l'intérieur. Une sorte de dialectique mystique du spirituel et des institutions, ce que Bergson décrit dans son dernier livre : *Les deux sources de la morale et de la religion*, où il montre que la religion mystique renouvelle constamment la religion statique institutionnelle par l'expérience spirituelle des fondateurs et des grands mystiques. C'est grâce à cet apport spirituel que les religions perdurent et continuent d'être porteuses de sens.

Le dernier tournant important qu'on peut observer, c'est celui de la modernité. La modernité commence à la Renaissance. Il y a, à mon avis, trois vecteurs fondamentaux de la modernité. Le premier, c'est l'esprit critique qui, depuis Descartes, permet à la science de donner une explication du monde différente de celle de la religion. On le voit aussi avec le darwinisme qui apporte une autre conception de l'histoire de l'être humain. Beaucoup de gens vont se détacher de la religion à cause de la

science, puisque les explications rationnelles et scientifiques contredisent les textes religieux. Les religions perdent leur crédibilité, notamment en Occident. Un deuxième grand vecteur de la modernité, c'est la globalisation. L'Occident se projette à l'échelle du monde qu'il découvre et qu'il s'emploie à conquérir et à coloniser. Sous l'égide de la technologie occidentale, le monde va devenir progressivement un village où nous sommes tous connectés, à même de savoir ce qui se passe partout. Lorsque l'Empire romain s'effondre, les Chinois n'en sont absolument pas informés. Aujourd'hui, si une banque fait faillite aux États-Unis ou s'il y a un attentat quelque part, tout le monde le sait instantanément. Cela change la donne au niveau religieux aussi. Puisque la globalisation nous permet de connaître les spiritualités du monde entier, nous pouvons pratiquer dans notre quartier à la fois le yoga, la méditation zen ou le chamanisme. Nous pouvons lire les ouvrages spirituels du monde entier, et ce brassage produit un choc culturel. C'est un choc des sacralités puisque chaque univers culturel a ses propres sacralités, je parle d'un point de vue sociologique. Aujourd'hui, le sacré s'oppose au niveau global. D'ailleurs la sacralité a très bien survécu à l'effondrement des religions en Occident, puisque nous avons recréé de la sacralité en sacralisant les droits de l'homme qui impliquent la liberté de conscience et d'expression. L'affaire des caricatures de Mahomet est un parfait exemple du choc des sacralités puisqu'elle oppose ce qui est le plus sacré pour les musulmans, la figure du Prophète, à ce qui est le plus sacré pour les Occidentaux, la liberté de conscience et d'expression. Quand deux sacralités s'opposent, aucun

dialogue n'est possible. La globalisation crée un choc des sacralités et évidemment des tensions et de la violence. Enfin, troisième grand vecteur de la modernité, l'individualisation qui, à partir du XVII^e siècle, donne naissance à ce qu'on appelle en philosophie « l'autonomie du sujet » : l'individu devient autonome par rapport au groupe, ce qui conduit au développement politique des libertés individuelles. Nous avons le droit de choisir. Choisir non seulement sa religion ou l'athéisme, mais aussi son mode de vie ou sa sexualité. Cette poussée de l'individualisation fait que l'individu est au cœur de tout. Marcel Gauchet a trouvé une formule que j'aime bien : c'est la révolution copernicienne de la conscience religieuse. Ce n'est plus la religion qui norme les individus, ce sont les individus qui piochent dans les religions ce qui les intéresse et rejettent ce qui ne les intéresse pas. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'individu utilise la religion à son service en vue de son bonheur personnel, de son épanouissement, de ce qui l'intéresse. Cette individualisation mine complètement les religions : si ce sont les individus qui choisissent, l'institution ne tient plus les gens. Nous assistons aujourd'hui en Europe à un effondrement des religions traditionnelles, parce que les individus développent leur esprit critique. La globalisation leur donne accès à un tas d'autres visions spirituelles qui les intéressent et on assiste à un syncrétisme de plus en plus fort. C'est une religiosité à la carte, où les gens choisissent des pratiques spirituelles extrêmement diverses au sein du patrimoine religieux de l'humanité. Ce n'est plus la religion telle que nous l'avons connue pendant des millénaires qui norme les individus pour

créer un lien collectif. Aujourd'hui, en Europe, d'autres valeurs laïcisées créent le lien social. Nous sommes à un carrefour extrêmement important dans la spiritualité et le religieux.

C'est à partir de ce constat que je fais mes projections. Je ne suis pas prophète et je ne peux pas vous dire ce que sera la religion dans 30 ans. Mais on peut évidemment l'imaginer si les choses continuent comme elles sont aujourd'hui, avec une accélération des vecteurs de la modernité – sauf catastrophe, tout à fait possible d'ailleurs : avec le défi écologique, tout peut arriver, s'il y a une gigantesque catastrophe qui fait disparaître les deux tiers de l'humanité, je ne sais pas sur quelles bases la religion et la spiritualité pourraient repartir.

Une parenthèse s'impose. La postmodernité, dont on parle tant, ce n'est pas la fin de la modernité, mais celle du mythe de la modernité, de la croyance que les progrès de la science, des techniques et de la raison vont amener le bonheur sur Terre, alors qu'il n'en est rien. Il y a eu Auschwitz, Hiroshima, deux guerres mondiales atrocement meurtrières, ce qui veut dire que la raison n'a pas apporté le bonheur sur Terre. Il y a encore beaucoup d'idéologies, notamment politiques, qui créent de la violence et de la destruction. L'idéologie du progrès qui s'est développée à partir du XVII^e siècle et qui pensait que la raison et le politique allaient résoudre tous les problèmes en évacuant notamment la religion. Cette modernité-là n'a pas tenu ses promesses. Nous pouvons parler comme Lyotard d'une postmodernité, mais

en fait, on est toujours dans la modernité, c'est-à-dire dans ces vecteurs fondamentaux d'individualisation, de globalisation et d'esprit critique. Je dirais même qu'on est en phase d'ultra-modernité. Tout s'accélère, tout va de plus en plus vite, nos modes de vie sont de plus en plus bouleversés.

Dans cette ultra-modernité, *quid* du religieux, du spirituel? Eh bien, on assiste à deux mouvements contradictoires. Le premier c'est celui qui pousse jusqu'au bout la séparation entre le spirituel et le religieux. De ce fait, de plus en plus d'individus vivent une spiritualité en dehors des religions. Un des meilleurs exemples c'est André Comte-Sponville, que vous connaissez, je crois, qui a écrit un très beau livre : *L'Esprit de l'athéisme*, où il développe l'idée d'une possible spiritualité laïque, voire athée. On peut être parfaitement spirituel sans croire en Dieu. On peut avoir une vie intérieure, une vie contemplative et vivre des expériences mystiques sans être inséré dans une religion, dans une tradition, sans avoir hérité d'une tradition religieuse. C'est un mouvement très fort dans le monde occidental, qui commence à contaminer les autres civilisations. De plus en plus d'individus cherchent à s'émanciper du religieux pour vivre une spiritualité personnelle. Ce qu'ils cherchent, c'est une relation intime au divin, mais un divin perçu de plus en plus comme impersonnel. C'est, il me semble, la tendance dominante qui devrait continuer dans les décennies à venir : sortir des représentations traditionnelles de Dieu, héritées des religions dans lesquelles Dieu est un être transcendant, extérieur au monde qu'il a créé,

un Dieu qui a une personnalité, une intelligence, des émotions, tel qu'il apparaît dans la Bible où Dieu est en colère, se repent, etc. Beaucoup de gens n'en veulent plus de cette vision anthropologique, anthropomorphique, du divin. Ils n'en veulent plus de ce Dieu trop personnel, trop humain. C'est ce que disait Voltaire : « Dieu a fait l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu ». Les enquêtes sociologiques sur les nouvelles croyances montrent que le Dieu que l'on recherche aujourd'hui est plutôt le Dieu cosmique de Spinoza. Lorsqu'on lui a demandé s'il croit en Dieu, Einstein a répondu : « Je ne crois pas au Dieu de la Bible, mais je crois au Dieu cosmique de Spinoza ». Ce Dieu plus impersonnel est la nature, il est cette puissance qui ordonne le cosmos. Mais à qui on ne peut pas parler, il ne répond pas au téléphone parce qu'il ne ressemble pas à l'être humain. Ce divin est ce qu'on appelle de plus en plus l'univers. Je connais plein de jeunes qui disent : « Je ne prie pas en Dieu, je prie l'univers ». Façon de remercier la vie et de prier « l'univers » pour aider à progresser, à être heureux, etc. Nous allons vers un divin qui a des qualités plus féminines que masculines. Puisque le monothéisme est né au sein des sociétés patriarcales, dans lesquelles le masculin l'emportait sur le féminin, il était impensable que ce Dieu soit une femme. Le Dieu juif, c'est *Yahvé Sabaoth*, le Dieu des armées, un Dieu juge, un Dieu puissant, un Dieu typiquement masculin. Aujourd'hui, la croyance évolue vers un univers beaucoup plus féminin, protecteur, maternel. D'ailleurs depuis le XIX^e siècle, comme une compensation du caractère hyper masculin de Dieu, le culte de la Vierge Marie se développe de

plus en plus pour apporter une protection maternelle. Aujourd'hui, y compris au sein des religions, la plupart des gens qui parlent de Dieu évoquent un Dieu de miséricorde, même si dans d'autres cultures, très marquées encore par le patriarcat, la notion du Dieu belliqueux est encore présente. Bref, dans une religion patriarcale, Dieu est masculin, et dans une religion sortie du patriarcat, ce qui est le cas du christianisme aujourd'hui, on va vers un Dieu féminin.

D'autre part, Dieu est perçu de moins en moins comme un Dieu extérieur. On n'adresse plus ses prières au ciel. On le ressent comme intérieur, on le cherche en soi à travers des expériences spirituelles, telle la méditation. Ce silence intérieur, cette disponibilité intérieure permet d'accueillir à l'intérieur de nous ce quelque chose de lumineux, qu'on peut appeler Dieu. Les enquêtes sociologiques montrent que les jeunes d'aujourd'hui sont dans cette démarche, qu'ils rencontrent l'absolu à l'intérieur de soi. C'est évidemment une influence venue de l'Orient. Depuis les années 1960, le bouddhisme et l'Orient de manière générale ont impacté très fortement les quêtes spirituelles occidentales. Il y a un mélange entre nos traditions judéo-chrétiennes et les traditions orientales en sorte que si l'on croit encore en Dieu, celui-ci est intérieur. Je crois que cette dimension va grandir de plus en plus. Si vous allez aux États-Unis, au Texas et que vous demandez aux gens quelle est leur religion, ils vont tous vous répondre : baptiste, catholique, quaker, etc. À New York ou en Californie, les gens vont tous vous répondre : « *I am not religious, I am spiritual* ». Je

ne suis pas religieux, je suis spirituel. Les enquêtes d'opinion montrent que la France va dans la même direction. Quand j'ai commencé, à 30 ou 35 ans, à faire la sociologie des religions, à la question : « Quelle est votre religion ? », 80 % des gens répondaient : « Je suis catholique ». Il y avait 10 % de protestants, quelques pour cent de juifs, etc. Aujourd'hui, à la même question la moitié des gens répondent : « Je suis sans religion ». C'est une évolution extrêmement rapide. Les autres vont encore se définir comme catholique, protestant, etc., même si parmi ceux-ci la majorité ne pratique plus. C'est ce qui se passe en Europe. D'un côté, nous avons cette sortie de la religion qui ne cesse de s'accélérer, mais qui n'empêche pas le développement d'une spiritualité. Ce qui veut dire que la sortie de religion n'est pas la fin des spiritualités. Cette spiritualité libérée s'exprime de manière extrêmement diverse dans des parcours individuels où chacun cherche à donner du sens à sa vie.

À l'inverse, le deuxième grand mouvement c'est, paradoxalement, le développement du communautarisme et du fondamentalisme religieux. C'est la réaction à l'individualisation, à la globalisation et à l'esprit critique de la modernité. Les traditions religieuses reprennent du poil de la bête, notamment dans des aires culturelles en conflit avec l'Occident. Les individus se replient sur le religieux qui représente pour eux un vecteur identitaire, vu que la religion est le facteur identitaire le plus puissant. Depuis des millénaires, toutes les civilisations se développent sur des identités religieuses et, confrontés, comme nous le sommes aujourd'hui, à une globalisation

mondiale, au choc des cultures et des sacralités, certains se replient sur la religion pour préserver leur identité. Nous assistons à un renouveau du fondamentalisme en Inde, dans le monde musulman et dans d'autres aires traditionnelles qui se sentent dominées par l'Occident. Cette domination et cette colonisation suscitent, en réaction, un retour identitaire. On le voit aussi en Europe, où des minorités se regroupent au sein de leur identité religieuse pour ne pas se dissoudre dans un mode de vie occidental, ce mode de vie à l'américaine – disons-le franchement! – qui est en train de se répandre dans le monde entier. À la « colonisation des esprits », on oppose son identité religieuse. Pour cette raison nous assistons aujourd'hui à deux mouvements contradictoires. D'un côté, une individualisation croissante de la spiritualité qui s'affranchit du religieux. D'un autre un développement des fondamentalismes et des identités religieuses communautaristes.

À moins d'un événement extrêmement important, il me semble que les choses vont continuer comme ça dans les prochaines 20 années. Face à une globalisation du monde qui continue de s'accélérer, j'imagine qu'en 2050 les gens sortis de la religion seront de plus en plus nombreux et que, d'un autre côté, il y aura toujours des blocs extrêmement forts de gens très attachés à leur identité religieuse. On peut toutefois imaginer que l'individualisation prendra de plus en plus de place, parce que c'est ce qui s'est passé dans l'avant-garde de la modernité. Ce qui se développe de plus en plus aujourd'hui, y compris dans les sociétés traditionnelles, c'est cette idée du choix

individuel. Les individus veulent choisir. Y compris dans un monde traditionaliste. Au fond, les intégristes font des choix personnels. Une jeune fille musulmane qui, en France, porte le voile ne vous dira jamais qu'elle a été forcée de le porter. Elle vous dira que c'est son choix personnel. Mais ce choix personnel peut se porter vers l'identité, vers du fondamentalisme. D'ailleurs les fondamentalistes de toutes les religions font des choix et orientent leurs discours d'une manière qui n'est pas forcément traditionnelle. Le salafisme, qui se développe aujourd'hui, c'est une des branches les plus fortes du fondamentalisme musulman. Les salafistes ont une conception très particulière de l'islam, qui n'est pas la conception majoritaire. Il n'existe pas un islam « essentiel ». Au cours des siècles, il y a eu des islams différents. Régis Debray a raison de dire que le monde musulman a eu sa Renaissance avant son Moyen-âge. Au X^e siècle à Cordoue, dont le calife parlait cinq langues dont le grec ancien, il y avait 17 universités et 300 000 ouvrages dans les bibliothèques de la ville. Les savants arabes ont redécouvert les philosophes de l'Antiquité dont ils ont fait connaître les œuvres aux Occidentaux. Au même moment, la plus grande bibliothèque du monde chrétien à Saint-Gall, en Suisse, avait 2 000 ouvrages. Il n'y avait aucune université. À cette époque, les Lumières, c'était le monde musulman. Puis cela change. Le juridisme l'emporte sur le rationalisme et les conflits internes ruinent le monde musulman. Aujourd'hui, à cause des séquelles de la colonisation, c'est le fondamentalisme qui l'emporte. Mais cela peut changer complètement. L'islam est pluriel. Il a connu des phases de lumière et des phases d'ombre, ce qui veut dire que le

monde musulman peut évoluer. Il ne faut pas dire qu'une religion est essentiellement obscurantiste et qu'une autre est essentiellement progressiste. Cela n'existe pas. Toutes les religions ont eu des phases de lumière et des phases d'obscurité, des phases rationnelles et des phases où le communautarisme et le fondamentalisme l'emportent. Je pense que c'est ce qui va se passer dans le monde musulman aussi : l'esprit critique va continuer de se développer. La science continuera d'imprégner les consciences, l'individualisation continuera de marquer les modes de vie des gens, l'ultra-modernité fera exploser les univers traditionnels. Certes, il y aura toujours des mouvements conservateurs qui vont chercher à résister à cet élan qui est quand même le plus profond, le plus fort. Ce qui se passe actuellement en Occident a de fortes chances de contaminer le monde entier. Il se peut que dans 30 ans les gens qui se définissent comme spirituels soient plus nombreux que les religieux. Toutefois il y aura toujours des blocs religieux forts, de gens qui auront besoin de s'accrocher à une identité, résister à une globalisation et à une individualisation trop rapide. Mais on ne peut rien prévoir. Il se peut que la dimension communautaire redevienne très forte à la suite de catastrophes difficiles à imaginer. Dans un monde difficile, la religion redevient un lieu de solidarité, un lieu de partage, un lieu où l'on se soutient. C'est d'ailleurs ce qui fait la force de certains mouvements islamiques. Le Hamas c'était d'abord un mouvement d'entraide dans un lieu précis. Il s'est acquis la sympathie de la population. Les Frères musulmans étaient d'abord une poignée de mouvements solidaires, d'entraide. Puis, progressivement, l'idéologie fondamen-

taliste et fanatique s'est imposée dans ces mouvements. Face à des catastrophes, des guerres, des violences, des séismes, etc., un retour du religieux par l'intermédiaire des mouvements de solidarité à l'intérieur d'une même communauté est envisageable.

Je vais terminer quand même sur une question très importante, celle de l'intelligence artificielle et du transhumanisme. Nous vivons peut-être un grand nouveau tournant. En tout cas une révolution. Qui peut être une révolution anthropologique à partir du moment où elle peut changer la nature humaine. C'est ce que peuvent faire le transhumanisme et l'intelligence artificielle. Tant qu'on s'en sert pour faire des dissertations de philosophie ou pour connaître un tas de choses rapidement, faire des comptes, etc., cela ne modifie pas la nature humaine. Les choses changent à partir du moment où vous voulez faire fusionner les ordinateurs avec le cerveau humain, comme veulent faire Elon Musk et certains laboratoires qui travaillent sur l'intelligence artificielle. Dans le cas d'une telle fusion, l'homme aura directement accès à une information extraordinaire. Mais du coup cela modifie le fonctionnement de notre cerveau. L'intelligence logique et analytique de l'ordinateur risque de l'emporter parce que celui-ci, l'ordinateur, va beaucoup plus vite et qu'il est beaucoup plus efficace que notre petit cerveau. Cela se voit dans tous les domaines où on a commencé à faire des combats entre l'ordinateur et le cerveau humain. C'est toujours l'ordinateur qui gagne. Il gagne sur le plan logique. Mais l'intelligence humaine, ce n'est pas que de la logique. C'est aussi une intelligence émotionnelle, in-

tuitive. Spinoza dit que l'octave supérieure de la raison, c'est l'intuition. C'est par l'intuition que nous pouvons ressentir, comprendre, découvrir des choses. Einstein disait que toutes les grandes découvertes sont intuitives. On peut se demander *quid* du sacré si on devient un peu des robots? Tant que le transhumanisme reste modéré et vise simplement à nous faire vivre en meilleure santé plus longtemps grâce à des thérapies géniques, etc., j'applaudis. On a tous envie de vivre plus longtemps en meilleure santé. Hélas, le projet transhumaniste veut aller beaucoup plus loin. Il veut nous rendre sinon immortels – il y aura toujours un terroriste pour nous tuer ou un camion pour nous écraser – du moins « amortels », c'est-à-dire que la mort ne soit plus inscrite dans nos gènes et que nous soyons à même de vivre le plus longtemps possible de manière naturelle. Là je pose une question : à quoi sert d'être éternel ou de vivre mille ans si l'on est malheureux intérieurement, obligé à prendre des anxiolytiques et des antidépresseurs? La France est le champion du monde des anxiolytiques et des antidépresseurs. Alors à quoi bon améliorer le corps si notre vie intérieure reste la même, s'il n'y a pas, comme dit Bergson, un supplément d'âme à même de nous rendre plus heureux, de nous apporter la sérénité, la paix intérieure? Et puis, à quoi sert de vivre 1 000 ans dans un environnement dégradé, dans un monde ravagé par des conflits permanents? On n'a pas envie que nos enfants vivent dans un monde de plus en plus conflictuel et violent d'où le respect a disparu, où les gens n'arrivent plus à vivre ensemble. À mon avis, l'urgence c'est de travailler au profit de la spiritualité. Au fond, tous mes ouvrages visent à éclairer

la vie de façon à nous permettre de vivre en paix avec nous-mêmes et avec les autres. Cela s'appelle la spiritualité. Cela s'appelle la sagesse, la philosophie comme manière de vivre. C'est ce que voulaient et faisaient les anciens. Pierre Hadot nous explique que les écoles de sagesse apprenaient à vivre. Comme le dit si bien André Comte-Sponville, la philosophie nous apprend à penser mieux pour mieux vivre. Si toutes ces technologies ne sont pas accompagnées d'un supplément d'âme et d'un développement de la conscience, elles nous conduisent droit dans le mur. L'histoire montre que chaque fois que nous avons été confrontés à des dangers très forts ou à des catastrophes, nous avons toujours su rebondir, chercher quelque chose à même de nous permettre de surmonter le défi. Ce qui nous permettra de répondre à tous les défis d'aujourd'hui, y compris à ceux du transhumanisme et d'un développement technologique extrêmement puissant, c'est un surcroît d'âme, un surcroît de conscience. Au XVI^e siècle Rabelais disait déjà : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Il ne s'agit pas d'une observation sociologique, mais d'un véritable projet philosophique. J'approuve, en soi, le progrès technologique, mais ce que j'appelle de mes vœux c'est un progrès de la conscience humaine qui va permettre à l'être humain de maîtriser la technologie et non pas d'en devenir l'esclave. Merci beaucoup.

Questions de la salle

Jean-Marie Burguburu² : *Je remarque d'abord que la spiritualité en 2050, c'est un sujet hardi. Je reviens à votre propos et à votre livre, L'Odyssée du sacré, qui est passionnant, notamment les pages où il est question de la spiritualité athée d'André Comte-Sponville. Vous commencez par nous dire que la spiritualité est individuelle et la religion collective, et que la modernité nous fait passer de la religion collective à l'individualisation, ce qui a pour effet un retour, par compensation, au communautarisme. Autrement dit, on tourne en rond – c'est ce que suggère aussi l'iconographie de la page de couverture de votre ouvrage, des cercles de pierre concentriques. Autrement dit, l'esprit humain a beau avancer, il ne progresse pas dans la recherche d'une sagesse et d'une spiritualité. On revient quasiment au point de départ. Comment l'expliquez-vous?*

2. Président de la Commission nationale consultative des droits de l'homme.

Frédéric Lenoir : Effectivement, de nos jours on peut observer le retour d'un certain nombre de croyances et d'aspirations vers un passé très ancien, presque au paléolithique. Je pense que cela est en grande partie dû à la crise écologique. La crise écologique attire l'attention, notamment des jeunes générations, sur le lien vital avec la nature. Un mouvement linéaire long nous a fait sortir de la nature. Il y a eu plusieurs étapes. Il y a eu le passage du paléolithique au néolithique. Ensuite la Bible : pour la première fois, on a considéré que Dieu est transcendant, c'est à dire extérieur à la nature. C'est quelque chose de tout à fait nouveau. Avant, les dieux faisaient partie du monde. Là, Dieu est extérieur au monde – c'est le fameux désenchantement du monde de Max Weber. Avec Descartes, la nature devient un lieu inerte. On peut utiliser la matière qui n'est plus un organisme vivant. Les animaux n'ont pas de sensibilité. Descartes nous dit qu'un chien qu'on torture et qui aboie ne souffre pas. C'est comme une horloge qui grince. Aujourd'hui, il y a une aspiration à revenir dans la nature, à s'y intégrer et à partager des expériences spirituelles avec le monde naturel. C'est une sorte de néo-chamanisme. De plus en plus de gens cherchent à faire des expériences spirituelles en prenant des substances, des plantes, de l'ayahuasca, etc. Il y a un retour vers la nature comme lieu de sagesse, lieu d'expériences spirituelles à même de nous aider à nous sentir mieux. Ce sont les « bains de forêt » au Japon, c'est tout simplement faire des randonnées. Parmi nous, il y a certainement des gens qui aiment se ressourcer dans la nature. Moi, je vis six mois par an en Corse, face à la mer, cela me fait un bien fou. Quand j'arrive de Paris, je me

détends complètement, je m'allonge dans l'herbe, je vais nager dans la mer. Je crois qu'il y a une aspiration chez beaucoup d'Occidentaux à retrouver ce lien vital avec la nature. La nature n'est pas un lieu inerte, c'est un organisme vivant auquel on peut se connecter, dont on peut capter les énergies. Aujourd'hui, on s'intéresse de plus en plus à la sensibilité des plantes et des animaux. Beaucoup de gens me disent qu'ils se sentent mieux en compagnie des animaux qu'avec les humains. Avec les animaux, ils ont une relation affective simple, authentique. Ce retour au passé nous fait rebrousser chemin jusqu'au passage du paléolithique au néolithique. On revient à un désir, mais un désir quelque peu illusoire : nous ne ferons jamais le chemin inverse, il ne nous est pas possible d'habiter la nature comme le faisaient les gens de la préhistoire, totalement insérés dans la nature dont ils ne se sentaient pas différents. Nous, nous avons développé une conscience rationnelle forte qui nous fait savoir que nous sommes différents de la nature. En même temps, on voudrait revivre affectivement des expériences qui, à travers la nature, nous nourrissent et nous permettent de vivre des émotions et des expériences spirituelles. D'ailleurs, André, je crois que c'est surtout la nature qui a nourri les expériences spirituelles dont tu parles.

André Comte-Sponville : *Ce n'est pas moi l'intervenant et ce n'est pas de mon cas personnel qu'il est question ici. Je me contente de rappeler que le latin spiritus (d'où vient spiritualité) signifie « esprit », mais dans un sens particulier : notre vie spirituelle, me semble-t-il, c'est du*

moins la définition que j'en donne, c'est la vie de l'esprit, mais spécialement dans son rapport à l'infini, à l'éternité, à l'absolu. Pour les uns, cet infini, cette éternité, cet absolu, c'est Dieu. Pour d'autres, c'est la nature, l'être, le réel, ce qu'on veut. Je me méfie du mot « nature » parce que je n'ai pas envie d'adorer les fleurs et les petits oiseaux. J'aime beaucoup les fleurs et les petits oiseaux, mais il y a dans cette adoration de la nature une dimension un peu baba cool qui m'inquiète.

Puisque j'ai la parole, juste un mot à propos du retour au paléolithique. Un ami de mon âge m'a présenté, il y a quelques mois, sa nouvelle compagne, qui doit avoir 50 ou 60 ans. Je lui ai demandé ce qu'elle fait dans la vie. Elle m'a répondu : je suis chamane. C'était la première fois de ma vie que je rencontrais un chaman, et ça m'a laissé perplexe ! J'en parle juste pour confirmer cette espèce de retour au paléolithique, paradoxal, impossible et pourtant symptomatique de notre époque. J'y vois le contraire d'un progrès !

Bouziane Behillil³ : *J'ai quelques brèves questions à vous poser. Que faites-vous de la place des sectes en Occident? Vous n'en avez pas parlé. Je crois que c'est important parce que le recul des religions monothéistes a conduit à l'émergence des sectes et leur influence sur le processus d'individualisation me semble importante. La Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre*

3. Avocat au barreau de Paris.

les dérives sectaires ne cesse d'alerter sur la manipulation de l'individu par les sectes. Pour ce qui est de l'intelligence artificielle, ce matin même, un article faisait état des inquiétudes d'Éric Schmidt, ancien président de Google. Celui-ci affirme que dans cinq ans, l'intelligence artificielle contrôlera les hommes et qu'il n'y aura pas de limite. J'aimerais avoir votre sentiment sur ce sujet. Dans ces conditions, qu'advient-il de la spiritualité? Pour ce qui est de l'islam, j'ajouterai qu'il n'y a pas un seul islam, mais des islams, et que le processus auquel nous assistons actuellement, c'est une remise en cause fondamentale des préceptes de l'islam. Le monde musulman est en crise profonde. Au XIX^e siècle en Égypte, Mehmet Ali avait tenté une révolution qui est en cours. Les retours vers le radicalisme ou le fondamentalisme musulman ne sont que des avatars accessoires de cette formidable révolution, et je vous remercie de la nuance que vous avez apportée. Par ailleurs, ne croyez-vous pas que dans certaines régions du monde, ce radicalisme et ce fondamentalisme sont nourris par un sentiment d'injustice qui alimente toutes les rancœurs et toutes les violences?

Frédéric Lenoir : Je n'ai pas eu le temps de parler des sectes, un phénomène intéressant parce que paradoxal, issu de la modernité. L'éclatement des traditions religieuses favorise l'émergence, autour de personnalités fortes, charismatiques, de nouveaux groupes qui se développent de manière syncrétique, en allant prendre des choses à droite et à gauche. Cela a toujours existé d'une certaine manière. Dans le monde antique, il y avait plein de sectes que l'hégémonie de la religion chrétienne a fait

disparaître, notamment en Occident. Les sectes resurgissent à partir du moment où la religion dominante s'effondre. Ces petits groupes sont le produit de l'individualisation et de la globalisation. Comment définir une secte? C'est très difficile parce que finalement la notion de secte, telle que nous l'entendons aujourd'hui et que l'entend aussi la Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires, implique une dangerosité. Somme toute, une secte se sert de la religion pour manipuler les individus afin *grosso modo* de les soumettre et prendre leur argent. C'est, me semble-t-il, un phénomène paradoxal. Toutefois, il ne faut pas voir des sectes partout, et traiter quelqu'un de sectaire simplement parce qu'il a une conception différente de la norme. Il ne faut pas dire que toutes les médecines alternatives sont sectaires, comme je l'entends parfois. Il y a évidemment des gens qui peuvent basculer dans des dérives sectaires, mais c'est vrai dans tous les domaines. Ce qu'il faut voir lorsqu'un leader, un gourou manipule les gens pour les abuser et les dépouiller de leur argent, etc., c'est la soumission des individus. Le paradoxe du groupe sectaire, c'est que des gens qui cherchent la modernité et veulent s'émanciper d'une religion collective retombent dans la soumission à un gourou. D'un côté, on se libère de l'allégeance à une religion, mais d'un autre côté, on tombe dans une allégeance encore plus contraignante. Pourquoi le fait-on? Par peur de ne plus avoir d'attaches à même de nous rassurer. A mon avis, le développement des sectes en Occident se doit aux angoisses nées de la disparition des certitudes. Les gens ont besoin de se rassurer. Ils s'éloignent de l'église catholique qui

prétend être la seule à détenir la vérité — une conception que l'on peut considérer comme sectaire; Renan disait : «le catholicisme, c'est une secte qui a réussi». Aujourd'hui, plus personne ne veut plus admettre une telle vision, mais certains de ceux qui n'acceptent plus les vérités absolues du catholicisme se réfugient dans des groupes qui les rassurent et dont les gourous, tel Raël, prétendent détenir la vérité. C'est le paradoxe de la modernité : en voulant, par un choix personnel, se soustraire à un diktat, on en accepte un autre, pire que celui-là. Les Témoins de Jéhovah sont des gens qui ont besoin d'être rassurés, et qui le sont lorsqu'on leur dit qu'ils sont des élus. Cela soulage. Dans un monde atomisé où il n'y a plus de croyance collective, certains cherchent des vérités fortes dans des groupes sectaires. Il est très compliqué de lutter contre le phénomène sectaire puisque les gens y vont de leur plein gré. C'est leur choix. Tant qu'il n'y a pas transgression de la loi, on ne peut pas les interdire. À moins de constater des abus de faiblesse ou sexuels, vous ne pouvez pas attaquer une secte. Tant qu'il n'y a pas d'infraction, comment empêcher les individus d'aller se rassurer en rentrant dans des groupes fermés?

Pour ce qui est de l'intelligence artificielle, c'est intéressant de constater que ceux qui nous disent aujourd'hui de nous en méfier sont ceux-là mêmes qui l'ont créée. Elon Musk qui nous dit de faire une pause n'en fait pas, lui. On ne sait pas si ces gens-là nous demandent de faire une pause parce que la concurrence va plus vite qu'eux ou parce qu'ils ont vraiment le sentiment d'une menace pour l'humanité. Je pense que les deux dangers sont,

d'un côté, la fusion de notre intelligence avec les ordinateurs, et de l'autre, de ne plus fournir des efforts intellectuels, laissant tout à la charge de l'ordinateur – il est évident que si vous arrêtez d'utiliser votre intelligence, vous devenez idiot. Nous aurons des générations de gens instruits, mais idiots. L'ordinateur les a dispensés de tout effort intellectuel. Or l'intelligence est un muscle qui se travaille : on devient intelligent en faisant travailler son intelligence. Quand on écrit un livre, on fait des efforts, on cherche, on se creuse les méninges, on découvre, on progresse. À la fin, on est transformé, on est plus intelligent. Pourtant, il ne faut pas que l'intelligence artificielle nous empêche de réfléchir.

Quant à la question de l'injustice qui alimente le fondamentalisme, j'ai déjà répondu : il s'agit d'un ressentiment par rapport à une domination unilatérale du monde. Les peuples traditionnels, notamment dans le monde musulman, nourrissent un ressentiment par rapport à la colonisation et aux injustices sociales qu'elle a engendrées. Tant qu'une partie du monde s'enrichit tandis qu'une autre s'appauvrit, le fondamentalisme a des chances de se développer dans la mesure où la religion offre une revanche par rapport à la domination économique. Marx l'avait parfaitement compris. Quand il dit que la religion c'est l'opium du peuple, il veut dire qu'elle peut consoler de l'oppression économique. D'après Marx, la religion disparaîtra avec les derniers opprimés. Sinon, tant qu'il y aura de l'oppression, tant qu'il y aura des injustices sociales, il y aura aussi un retour vers le fondamentalisme qui est ce qu'il y a de plus fort, de plus dur dans le

religieux, ce qui résiste le mieux au capitalisme triomphant et à la domination de l'Occident.

Jean Soubielle⁴ : *Je vous remercie monsieur Lenoir, de m'avoir fait comprendre Spinoza, notamment dans Le miracle Spinoza. Alors simplement quelques réflexions. Quand en sixième année de médecine, je suis rentré dans le bureau de mon patron de gérontologie, il y avait au-dessus de son bureau un écriteau : «L'homme est un complexe psychosomatique vivant dans un milieu». Si on n'a pas compris cela, ce qu'on appelle la médecine holistique, on n'a rien compris et on ne peut agir. Les progrès technologiques sont souvent extraordinaires, mais cette dimension psychologique est indispensable. Mon souci, c'est que le progrès peut être la version moderne d'une chute irrémédiable, comme disait Cioran. Certains, dont Lévi-Strauss, considéraient l'écriture comme une résignation. L'intelligence artificielle aussi peut poser d'énormes problèmes. Bernanos écrivait en 1944 que la société détruirait toute forme de vie intérieure. Moi, je me pose une question simple : est-ce que l'homme, l'homo sapiens, c'est un oxymore? Homo sapiens est quand même une synthèse. C'est la seule espèce qui n'a aucun prédateur, si ce n'est lui-même. Comment serait-il en dehors des religions? Peut-être avec le Dieu de Spinoza. Il y a ce travail sur soi-même, toujours très compliqué si on le fait seul. Moi, en maçonnerie, je travaillais sur moi-même pour essayer d'être*

4. Médecin.

meilleur et comprendre le monde. En tout cas je vous remercie, parce que c'est passionnant.

Frédéric Lenoir : Je crois que le travail de vie intérieure est essentiel. C'est ce qui fait de nous des hommes, ce qui nous permet de grandir en humanité. Nous développons notre intériorité par l'intelligence, par l'art aussi. Écouter de la musique, lire, la poésie, cela fait grandir notre intériorité. L'intelligence, la connaissance et l'art développent notre humanité, notre vie intérieure, de même que nos relations et la qualité de notre amour du monde et des autres. Ce travail se fait toujours avec les autres, même si on n'est plus intégré dans une religion. Vous travaillez votre vie intérieure avec votre conjoint, vos enfants, vos amis qui sont des miroirs. Ils vous renvoient en permanence des images de vous, pas toujours agréables, mais qui contribuent à votre cheminement intérieur, à votre spiritualité. Un philosophe travaille sa vie intérieure avec tous les philosophes de l'histoire. Moi, qui suis en train d'écrire un livre sur Marc Aurèle, je lis les stoïciens, et cela me fait réfléchir, me fait grandir. C'est toujours avec les autres que nous cultivons notre vie intérieure et notre intelligence. Ce travail se fait avec les autres, mais c'est à nous de faire l'effort.

William Emmanuel ⁵ : *J'avais deux questions. Pensez-vous que la réduction de la place des monothéismes et la montée des spiritualités peut diminuer les conflits dans*

5. Directeur de *Bastille Magazine*.

le monde? Je me le demande parce que dans l'histoire de l'humanité beaucoup de conflits ont eu un substrat religieux. Deuxièmement, pour avoir parlé du retour à l'animisme, est-ce que cette forme de spiritualité est à même de renforcer le combat pour l'environnement?

Frédéric Lenoir : Je réponds tout de suite à votre deuxième question. Oui, cette spiritualité de la nature qui commence à émerger chez les jeunes générations en réponse au défi écologique qui nous amène à nous intéresser à une spiritualité de la nature, va se développer de plus en plus. Pour nous, c'est un peu trop tard. Mais les jeunes générations s'intéressent vraiment à une spiritualité de la nature, à ses énergies. La question du monothéisme est plus complexe. C'est vrai que les religions antiques, polythéistes, étaient plus tolérantes. En Grèce et dans l'Empire romain, toutes les religions étaient tolérées. Chacun avait ses dieux. Le monothéisme a introduit l'intolérance, c'est évident. Cette intolérance a engendré des conflits et des guerres de religion beaucoup plus fortes que dans d'autres civilisations. En même temps, aujourd'hui, notamment lorsqu'il y a une dimension spirituelle, le monothéisme est aussi source de paix. Beaucoup de gens s'engagent pour la paix au nom de leur foi chrétienne, juive ou musulmane. Le monothéisme peut nourrir des valeurs spirituelles de paix et de non-violence. Le message des Évangiles est fondamentalement non-violent. Pour moi, il est à l'origine des droits de l'homme. Je crois que les droits de l'homme, c'est en grande partie la laïcisation du message des Évangiles. Beaucoup de textes chrétiens, juifs et

musulmans portent un message de paix. À mon avis, le remède à la violence des monothéistes, c'est la spiritualité des monothéismes. Ce qui veut dire chercher l'éthique et la spiritualité au sein même des monothéismes. Nelson Mandela ou Martin Luther King se sont battus pour la paix au nom de leur foi aussi. Leur foi chrétienne a profondément influencé leur message de paix. Il ne faut pas dire « monothéisme égale violence », parce que dans le monothéisme il y a à la fois de la violence, mais aussi beaucoup d'amour, de compassion, de respect de l'autre.

André Comte-Sponville : *Je me permets d'intervenir pour faire une précision. Il ne faut pas dire « monothéisme égale violence », mais il ne faut pas dire non plus « chamanisme égale paix ». Personnellement, je suis un peu inquiet de ce retour... au paléolithique, pour reprendre tes catégorisations que je crois éclairantes. Parce qu'adorer la nature... La nature n'est ni bonne ni mauvaise, elle est moralement neutre. Un tremblement de terre, c'est aussi naturel qu'une fleur qui pousse. Un microbe est aussi naturel que le médicament qui soigne – en un sens, le microbe est même plus naturel que le médicament. Bref, je suis un peu inquiet. La vie dévore, la vie tue. Mon ami Francis Wolff vient de publier dans « Philosophie Magazine » de ce mois-ci un article où justement, il insiste sur les dangers de l'adoration du vivant, de la déification du vivant. Je crois aussi qu'il est dangereux de déifier la nature. Ce qu'on appelle l'hypothèse Gaïa, considérer la Terre, la planète comme un être vivant, me paraît absurde. Il y a de la vie sur terre. Mais la*

terre en elle-même n'est pas, que je sache, un être vivant. D'où ma question : n'y a-t-il pas un danger à oublier ou à condamner la rupture qu'introduit le monothéisme ? Il y a un très beau texte d'Alain où il explique qu'avant le judaïsme, il y avait des dieux partout. Une source, c'était un dieu ; le vent, c'était un dieu ; le tonnerre, c'était un dieu ; il y avait des dieux derrière chaque arbre. Puis tout d'un coup, apparaît un peuple dans le désert, où il y a très peu d'arbres, très peu de sources, un peuple qui dit : ben non, le vent, ce n'est pas un dieu, l'arbre, ce n'est pas un dieu, le tonnerre, ce n'est pas un dieu. Il n'y a plus de dieu nulle part. Et Alain écrit merveilleusement : « Il ne reste plus que l'immense absence, partout présente ». C'est le Dieu des juifs, c'est la transcendance, « l'immense absence partout présente ». Moi je ne crois pas en ce Dieu-là. Mais j'aime bien le geste qui purge le monde de tous ces faux dieux, qui refuse les idoles. Et je me demande si ce retour au paléolithique, à une forme de naturalisme religieux, cette adoration de la déesse-terre ne présente pas le risque d'un retour de l'idolâtrie, une idolâtrie de la nature, du vivant. N'est-ce pas une façon de trahir l'héritage des monothéismes, auquel on peut essayer de rester fidèle, y compris quand on n'y croit plus ?

Frédéric Lenoir : Je ne suis pas sûr que la spiritualité de la nature soit de l'idolâtrie – on parle d'idolâtrie d'un point de vue monothéiste. Mais si on n'a pas un tel point de vue, on peut considérer que la nature est traversée par des flux, par des énergies, par des forces invisibles et les adorer, d'une autre façon que celle dont on adorait les

dieux des idolâtres. Les peuples traditionnels de type animiste ne vénèrent pas les éléments naturels comme des dieux, tout en considérant qu'ils sont vivants, habités, qu'on peut échanger avec eux. Certes, les polythéismes antiques vénéraient des lieux, des sources, etc., mais au fond, l'idée fondamentale de l'animisme c'était plutôt de considérer que la nature est portée par des flux invisibles, qu'elle est un organisme vivant dans le sens où, au-delà du visible, il y a dans l'invisible quelque chose qui crée du lien. C'est un peu l'âme du monde, dont parlent Platon et les Stoïciens. Il y a une profondeur, une âme de la nature. Il n'y a pas que le corps, que le visible. Quelque chose d'invisible traverse toutes les lois complexes des écosystèmes et de la biodiversité, qui les unit et qui maintient leur harmonie. Je ne trouve pas cette vision dangereuse, sans compter qu'elle pourrait être vraie. Je serais donc moins critique que vous, d'autant plus que la vision monothéiste nous fait prendre du recul. Mais est-ce que la vision monothéiste est juste? Je n'en sais rien. On peut penser aussi que la nature est complètement désenchantée, qu'elle n'est pas habitée par une âme qui relie toutes ses composantes et tout... Ces deux conceptions s'opposent. Je ne sais pas laquelle est la vraie.

Bertrand du Marais ⁶ : *Premièrement, en tant que juriste, je suis frappé de voir se développer ce que le philosophe italien Natalino Irti appelle «le nihilisme juridique». Nos systèmes juridiques et institutionnels s'éloignent de*

6. Conseiller d'État.

plus en plus des valeurs, y compris des valeurs laïques, de la Déclaration des droits de l'homme, pour privilégier un fonctionnement très largement procédural. Par ailleurs, vous n'avez à aucun moment parlé de la mort, ce qui est surprenant. Il me semble que la religion a aussi une influence en tant que système de gestion de la mort. Cet éloignement de la religion n'est-il pas un phénomène qui nous est propre, à nous sociétés occidentales ayant écarté la mort de notre perception du monde, là où pour trois quarts des cultures du monde, la mort est constamment présente, en raison des conditions de vie misérables, des guerres, etc. ?

Frédéric Lenoir : Effectivement, les premiers signes de religiosité de l'humanité apparaissent il y a environ 150 000 ans avec les rituels funéraires. Vous avez tout à fait raison de dire qu'il y a un lien très fort entre religion, spiritualité et mort, c'est évident. Pendant des centaines de milliers d'années, les premiers humains ne ritualisaient pas la mort. Puis, à un moment donné, l'*homo sapiens* a ritualisé la mort et on trouve des gestes funéraires. Les morts ne sont plus abandonnés. On enterre les morts avec des rituels, avec des croyances. On les met, par exemple, en position fœtale, ce qui évoque l'idée d'une renaissance possible. On les recouvre d'ocre rouge. Le rouge c'est la vie, c'est le sang. On les enterre avec des armes, avec de la nourriture, dont on pense qu'ils en auront besoin dans l'au-delà. Les premières croyances religieuses apparaissent effectivement en rapport avec la mort. C'est probablement la question de la mort qui a conduit l'être humain, conscient de sa finitude, à s'interroger sur le

sens de la vie, à se demander s'il y a une vie après la mort, si la vie a un sens et pourquoi nous sommes sur Terre. Toutes ces questions métaphysiques sont nées et se sont développées au Néandertal et continuent de nous travailler – moins en Occident où, aujourd'hui, on a un peu évacué la question de la mort. Nous faisons semblant d'être immortels tout en cherchant l'immortalité, alors que dans les mondes traditionnels la mort fait partie de la vie, c'est quelque chose qui est beaucoup plus accepté. Bref, la religion nous donne accès à des rites funéraires qui permettent de mieux vivre la mort. C'est beaucoup plus dur d'accepter la mort, surtout la mort de ses proches, lorsqu'on n'est pas religieux. De toute évidence, la croyance dans l'immortalité de l'âme aide fortement à accepter la mort. Il est certain que les croyances religieuses sont déterminantes pour apprivoiser la mort, pour mieux la vivre. La perte de ces croyances nous renvoie brutalement à cette question difficile à vivre. Il me semble que la question qui se pose aujourd'hui pour nous Occidentaux, c'est comment ritualiser la mort lorsqu'on a perdu la foi. Nos enterrements sont, souvent, d'une grande tristesse et nous ressentons le besoin de créer des rituels laïques de la mort. J'ai assisté récemment à l'enterrement de mon ami Hubert Reeves, cet astrophysicien que vous connaissez tous, qui était complètement athée et ne voulait pas de messe. On a organisé un rituel avec un orchestre et de la musique. On a lu des poèmes. Cela permet de mieux vivre cet accompagnement. C'est pour dire que nous avons besoin de ritualiser la mort, même si ce n'est pas avec des croyances religieuses. Je terminerai avec Freud.

Pour lui, les croyances religieuses n'existent que parce que nous avons peur de la mort. Il est convaincu que les religions ont été inventées pour remédier à notre conscience de la finitude – il est vrai que, sur le plan historique, les premiers gestes funéraires apparaissent en même temps que les premières traces de religiosité. Jung est d'un autre avis. Pour lui, la religion, ce n'est pas uniquement la foi. Elle est aussi de l'expérience, du ressenti, du vécu : plein de gens croient en des forces supérieures parce qu'ils en ont fait l'expérience. Pour Freud cela n'existe pas. Pour lui l'expérience spirituelle est illusoire et ce qui compte c'est notre besoin de nous rassurer. Nous inventons un Dieu et des forces supérieures qui veillent sur nous parce que nous avons tous terriblement peur de l'incertitude et de la mort. Si l'homme était immortel, y aurait-il eu des religions ? On est en droit de se le demander.

Henri Pigeat ⁷ : *J'ai été très intéressé par la distinction que vous faites entre les deux définitions de la spiritualité, celle intérieure, à la recherche du sens, et celle sociologique. À ce propos, j'aimerais revenir à la question de l'intelligence – je ne parle pas de l'intelligence artificielle, qui n'est qu'une application, mais de ce qui est son fondement, le numérique. À cet égard, on peut établir une relation avec le début de votre propos, quand vous parliez de l'apparition d'écriture, premier grand changement de société. Cela coïncide avec l'apparition des chiffres. La comptabilité apparaît à peu près en même temps que*

7. Ancien président de l'Agence France Presse (AFP).

l'écriture. De ce point de vue, l'intelligence artificielle, sur laquelle nous aimons disserter beaucoup aujourd'hui, me paraît poser une question que j'aimerais vous soumettre. On peut la considérer comme un moyen, mais il est beaucoup plus difficile de parler du fondement, du sens, et en particulier de cette façon de vouloir imposer une vision binaire de la vie, de la société, de la nature, etc. Après tout, il y a le jour et la nuit, la vie et la mort. Alors, j'aimerais vous demander si, en amont de l'intelligence artificielle, il n'y a pas une possibilité de chercher le sens du côté du numérique, pour une meilleure compréhension de la vie, de la nature et de la société et donc de notre être personnel. C'est une piste peut-être plus féconde que celle de la rivalité entre intelligence de l'homme et intelligence artificielle.

Frédéric Lenoir : Je n'ai pas de réponse à cette question très pertinente, mais je pense qu'il faut effectuer une recherche de ce côté. Vous avez raison, il faut réfléchir sur la philosophie du numérique et sur ce que cela implique comme vision du monde. Vous parliez de la vision du numérique qui est binaire, et c'est vrai qu'on ne peut avoir une vision binaire du monde. Moi je suis assez proche de la philosophie taoïste. Il faut intégrer les polarités, les contraires. Sortir de la logique du tiers exclu. Comprendre que les choses ne sont pas toujours blanches ou noires. Elles peuvent être plus complexes, elles peuvent être grises. Le réel est beaucoup plus complexe qu'une vision manichéenne et binaire du monde. Il y aurait toute une réflexion à faire sur la façon dont le numérique et l'intelligence artificielle nous conduisent à

une vision plutôt binaire et quantitative du monde, en tout cas qui n'est ni plurielle ni qualitative.

Philippe Lagayette⁸ : *Pensez-vous que cet avenir qui est, pour vous, l'association d'une spiritualité de plus en plus individuelle et d'un effondrement des religions, risque de créer des problèmes de plus en plus difficiles, à même de perturber le fonctionnement de nos sociétés? Lesquelles ont besoin d'une certaine cohésion, en particulier d'une cohésion autour d'une morale, qui n'est pas, bien sûr, unanimiste, mais qui constitue quand même le fondement d'une société? Que devient ce fondement moral quand l'individu se veut de plus en plus autonome et la religion, qui était un fondement moral assez répandu et assez puissant, souvent trop puissant, n'existe plus? S'il n'y a plus de morale, sur quoi s'appuie la loi, sur quoi s'appuie le fait de vivre ensemble?*

Frédéric Lenoir : C'est la grande question que pose Nietzsche, lorsqu'il dit que la mort de Dieu annonce une catastrophe. Si Dieu est mort, il ne peut plus y avoir de morale. Ce qui veut dire que depuis l'aube des temps la religion porte la morale. Pour la première fois, nous devons vivre selon une morale qui n'est plus religieuse. Nietzsche n'y croyait pas beaucoup. L'être humain a quand même besoin de s'appuyer sur une morale collective, même si Nietzsche penchait plutôt du côté d'une morale individuelle, liée à la puissance. Alors, comment

8. Membre du Conseil des garants de l'Institut Jacques Delors.

vivre une morale collective sans religion ? On a essayé de remplacer la morale religieuse par une morale laïque, par l'éthique des droits de l'homme. Évidemment, cela tient moins bien, c'est plus fragile, parce que cette morale repose sur la raison et que pour la rendre efficace il faudrait développer une capacité rationnelle. Au fond, l'objectif de Spinoza, c'était d'arriver à une morale collective rationnelle, qui nous permette de vivre ensemble. Or cela exige un effort philosophique de chaque individu, alors qu'à son avis la morale religieuse aboutit au même résultat, c'est-à-dire à la justice et à l'amour, mais par l'obéissance. Dans un monde laïque, auquel aspirait Spinoza, il faut pratiquer la justice et l'amour, mais par la raison, par la conversion individuelle de notre raison. Si on n'adhère pas intellectuellement et intérieurement à une morale collective, elle ne tient pas. C'est le problème auquel nous sommes confrontés aujourd'hui : les gens veulent de plus en plus de droits, mais n'assument pas les devoirs qui en découlent. Ils ne se sentent plus engagés envers le bien commun. Nous assistons à un effondrement du sens du bien commun, ce qui est très inquiétant. Comment pourrait-on remobiliser les gens pour qu'ils aient de plus en plus ce sens du bien commun ? Je crois qu'on peut le faire grâce justement à un travail de vie intérieure, à un travail de sagesse, entre la philosophie et la spiritualité. C'est une exigence personnelle envers soi-même. Si on veut juste des avantages sans rien donner au collectif, c'est l'implosion, la grande crise des démocraties modernes. L'individualisme triomphant devient narcissique, un danger qui guette la spiritualité individuelle. J'en ai dit du bien, mais il est vrai qu'elle

est menacée par le narcissisme individuel. Aujourd'hui, des individus font du yoga, de la méditation..., mais en se fichant complètement de ce qui se passe dans le monde. Ce n'est pas un progrès, et celui qui dénonce avec le plus de vigueur cet état de fait c'est Chögyam Rinpoché. Après cinq ans de vie aux États-Unis, où il avait un succès colossal et remplissait les stades avec ceux venus écouter ses enseignements, ce lama tibétain, a écrit un livre qui s'appelle *Le matérialisme spirituel*, dans lequel il dénonce ce narcissisme. Pour lui, les Occidentaux sont des consommateurs. Ils consomment de la spiritualité comme ils consomment les objets. Ils s'initient au bouddhisme, pratiquent le yoga et font du néo chamanisme, etc., mais si cela ne les transforme pas, cela ne sert à rien. C'est simplement des trophées pour pouvoir dire qu'on a fait un stage de Vipassana ou de n'importe quoi d'autre, mais cela ne les fait pas progresser en tant qu'êtres humains. Ce sont des accumulations inutiles. Chögyam Rinpoché conclut son livre en disant que les Occidentaux sont des boutiquiers et que le consumérisme contemporain menace la spiritualité : les gens deviennent de simples consommateurs d'une spiritualité qui ne les transforment pas. Voilà le vrai danger.

Hélène Borne⁹ : *Pour traiter tous ces symptômes, dans le temps, il y avait un remède assez simple : les cours de philosophie. Autrefois, on avait de la morale, on avait de la philosophie. De nos jours, on ne fait plus que des mathématiques. Nous sommes submergés par l'informa-*

9. Médecin.

tique et par l'intelligence artificielle, ce qui est un vrai problème. Comment ressentez-vous le fait que, depuis des décennies, notre enseignement a oublié les humanités et surtout la philosophie?

Frédéric Lenoir : C'est un de mes combats. Depuis sept ans, j'ai créé une fondation qui s'appelle SEVE (Savoir Être et Vivre Ensemble)¹⁰. Son but est de former des animateurs pour des ateliers de philo dans les écoles, et de militer pour la réintroduction de la philosophie dans les écoles dès le primaire. Il ne s'agit pas de dispenser des cours de philosophie. D'ailleurs ceux que nous envoyons dans les écoles sont des gens formés pour animer des dialogues philosophiques avec les enfants, faire philosopher les enfants comme le souhaitait Montaigne qui était d'avis qu'il faut philosopher dès l'enfance. Épicure aussi dit qu'il n'y a pas d'âge pour philosopher. Au fond les enfants adorent la philosophie, ils posent des questions métaphysiques : pourquoi sommes-nous sur Terre? quel est le sens de la vie? Etc. Notre but c'est de faire philosopher les enfants, leur permettre de développer une pensée personnelle, ne pas répéter automatiquement ce qu'on leur a dit en classe. Leur permettre d'apprendre à argumenter, d'avoir leur propre avis. Développer des compétences cognitives, apprendre à réfléchir, à comparer, à théoriser, à conceptualiser, à problématiser. En le faisant avec les autres dont ils sont censés écouter le propos, les enfants deviennent plus tolérants. En même temps, le fait que l'autre me contredit me permet d'aller plus loin. Au bout

10. <https://asso.seve.org/>

d'un an d'ateliers hebdomadaires, les résultats sont extraordinaires. Ce n'est plus la même classe. Le climat scolaire change complètement : il y a moins de harcèlement, de violence, parce que les enfants apprennent à discuter entre eux. Et puis, cela développe leur discernement, leur esprit critique. Rien n'est plus utile aujourd'hui pour les enfants confrontés aux réseaux sociaux, aux rumeurs, aux *fake news*, etc., que d'apprendre à penser, à développer un jugement personnel. En sept ans, nous avons formé cinq mille animateurs. Nous travaillons avec l'Éducation nationale, et Gabriel Attal souhaite développer de plus en plus ces ateliers de philo dans les écoles. Voilà une petite réponse, mais qui va exactement dans le sens de votre question. On ne doit pas simplement transmettre des connaissances, mais aussi apporter de la compétence et de la réflexion.

Hélène Borne : *Cela concerne des enfants de quel âge ?*

Frédéric Lenoir : Cela commence au CP, avec des enfants de six ans, et cela continue jusqu'à la Terminale, y compris dans les lycées professionnels. Je vais terminer par une anecdote qui montre la qualité philosophique des enfants. Juste après les attentats du Bataclan, je faisais un atelier avec des enfants de 9 ans, en CM1. Le thème qu'ils avaient choisi, c'était : c'est quoi, réussir sa vie ? Première réponse, déjà très puissante : mourir sans regrets. Puis, les enfants commencent à se mettre d'accord que réussir sa vie, c'est d'être heureux, parce que déjà leurs parents leur souhaitent d'être heureux. Un enfant n'est pas d'accord. C'est là que le débat devient intéressant : il

y a confrontation d'idées. Il dit : « Je ne suis pas d'accord avec vous parce que les terroristes, qui ont tué des gens, sont morts heureux. Ils pensaient aller au Paradis, ce qui les a fait mourir heureux, mais pour moi ils ont raté leur vie parce qu'ils ont construit leur bonheur sur le malheur des autres. » Et il continue : « Pour moi, réussir sa vie, ce n'est pas simplement d'être heureux, mais d'être heureux en respectant les autres, en pratiquant la justice. » Ce garçon a convaincu tous les autres. Certains disaient : « C'est vrai. Les gens riches, s'ils sont égoïstes, ils ont raté leur vie, mais s'ils partagent, ils ont réussi leur vie. » Bref, le bonheur doit être partagé. Je lui ai dit, à ce petit garçon : « Tu sais, il y a 2 500 ans un philosophe qui s'appelait Socrate a dit la même chose que toi : il y a mieux que le bonheur, c'est "la vie bonne", le bonheur plus la justice. » Il m'a répondu : « Je suis heureux de savoir que Socrate pense comme moi. Et il avait raison. » Ce sera ma conclusion.

André Comte-Sponville : *Ta conclusion est parfaite. Je n'ai rien à ajouter, sauf à te remercier pour cette très belle prestation qui me conforte dans l'idée que la spiritualité mène à tout, y compris à la philosophie, et que, réciproquement, la philosophie mène à tout, y compris à la spiritualité, à condition de ne pas en sortir.*

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur
www.institutdiderot.fr

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach
- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentegeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterrand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
- L'avenir du climat - Jean Jouzel
- L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler
- L'avenir de la politique - Alain Juppé
- L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier & Dominique Leglu
- L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poirinral

-
- L'avenir de l'enseignement du fait religieux dans l'École laïque - Régis Debray
 - L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
 - L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosser
 - L'avenir des relations franco-russes - S.E Alexandre Orlov
 - L'avenir du Parlement - François Cornut-Gentille
 - L'avenir du terrorisme - Alain Bauer
 - L'avenir du politiquement correct - André Comte-Sponville & Dominique Lecourt
 - L'avenir de la zone euro - Michel Aglietta & Jacques Sapir
 - L'avenir du conflit entre chiïtes et sunnites - Anne-Clémentine Larroque
 - L'Iran et son avenir - S.E Ali Ahani
 - L'avenir de l'enseignement - François-Xavier Bellamy
 - L'avenir du travail à l'âge du numérique - Bruno Mettling
 - L'avenir de la géopolitique - Hubert Védrine
 - L'avenir des armées françaises - Vincent Desportes
 - L'avenir de la paix - Dominique de Villepin
 - L'avenir des relations franco-chinoises - S.E. Zhai Jun
 - Le défi de l'islam de France - Jean-Pierre Chevènement
 - L'avenir de l'humanitaire - Olivier Berthe - Rony Brauman - Xavier Emmanuelli
 - L'avenir de la crise du Golfe entre le Qatar et ses voisins - Georges Malbrunot
 - L'avenir du Grand Paris - Philippe Yvin
 - Entre autonomie et Interdit : comment lutter contre l'obésité ?
Nicolas Bouzou & Alain Coulomb
 - L'avenir de la Corée du Nord - Juliette Morillot & Antoine Bondaz
 - L'avenir de la justice sociale - Laurent Berger
 - Quelles menaces numériques dans un monde hyperconnecté ? - Nicolas Arpagian
 - L'avenir de la Bioéthique - Jean Leonetti
 - Données personnelles : pour un droit de propriété ?
Pierre Bellanger et Gaspard Koenig
 - Quels défis pour l'Algérie d'aujourd'hui ? - Pierre Vermeren
 - Turquie : perspectives européennes et régionales - S.E. Ismail Hakki Musa
 - Burn out - le mal du siècle ? - Philippe Fossati & François Marchand
 - L'avenir de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État.
Jean-Philippe Hubsch
 - L'avenir du bitcoin et du blockchain - Georges Gonthier & Ivan Odonnat
 - Le Royaume-Uni après le Brexit
Annabelle Mourougane - Frédéric de Brouwer & Pierre Beynet
 - L'avenir de la communication politique - Gaspard Gantzer
 - L'avenir du transhumanisme - Olivier Rey
 - L'économie de demain : sociale, solidaire et circulaire ?
Géraldine Lacroix & Romain Slitine
 - La transformation numérique de la défense française - Vice-amiral Arnaud Coustillière
 - L'avenir de l'indépendance scientifique et technologique française
Gérard Longuet
 - L'avenir du Pakistan - Ardavan Amir-Aslani
 - Le corps humain et sa propriété face aux marchés - Sylviane Agacinski
 - L'avenir de la guerre économique américaine - Ali Laïdi
 - Construire l'économie de demain - Jean Tirole
 - L'avenir de l'écologie... et le nôtre - Luc Ferry
 - La vulgarisation scientifique est-elle un échec ? - Étienne Klein
 - Les trois utopies européennes - Francis Wolff
 - L'avenir des Juifs français - Haïm Korsia
 - Comment faire face à la pénurie et à la hausse des prix des matières premières ?
Philippe Chalmin

- Changement climatique : comprendre et agir - Christian de Perthuis
- L'avenir du féminisme - Caroline Fourest
- Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ? - Cynthia Fleury
- Les nouvelles lignes d'affrontement dans un monde numérisé : l'ère des frontières.com - Nicolas Arpagian
- Comment manager la génération Z ? - Pascal Broquard
- Les dangers du « wokisme » - Jean-François Braunstein
- La dépression, mal du siècle ? - Hugo Bottemanne
- L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain - Jean-Michel Besnier
- Transgenres et conséquences : Les transitions juvéniles et la responsabilité des adultes - Claude Habib
- Devenir transclasse : comment échapper aux destins déjà écrits ? - Chantal Jaquet
- Re-considérons le travail - Sophie Thiéry
- La droite en France - David Lisnard
- Le Moyen-Orient en 2050 - Jean-Pierre Filiu
- L'économie du bonheur - La croissance rend-elle les individus heureux ? - Claudia Senik
- L'énergie en 2050 - Marc Fontecave

Les Déjeuners / Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis : quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even
- La décision en droit de santé - Didier Truchet
- Le corps ce grand oublié de la parité - Claudine Junien
- Des guerres à venir ? - Philippe Fabry
- Les traitements de la maladie de Parkinson - Alim-Louis Benabib
- La souveraineté numérique - Pierre Bellanger
- Le Brexit et maintenant - Pierre Sellal
- Les Jeux paralympiques de Paris 2024 : une opportunité de santé publique ?
Pr François Genet & Jean Minier - Texte écrit en collaboration avec Philippe Fourny
- L'intelligence artificielle n'existe pas - Luc Julia
- Cyber : quelle(s) stratégie(s) face à l'explosion des menaces ?
Jean-Louis Gergorin & Léo Issac-Dognin
- La puissance publique face aux risques - François Vilnet & Patrick Thourot
- La guerre des métaux rares - La face cachée de la transition énergétique
et numérique - Guillaume Pitron
- Comment réinventer les relations franco-russes ? - Alexandre Orlov
- La république est-elle menacée par le séparatisme ? - Bernard Rougier
- La révolution numérique met-elle en péril notre civilisation ? - Gérald Bronner
- Comment gouverner un peuple-roi ? - Pierre-Henri Tavoillot
- L'eau enjeu stratégique et sécuritaire - Franck Galland
- Autorité un « enjeu pluriel » pour la présidentielle 2022 ? - Thibault de Montbrial
- Manifeste contre le terrorisme islamiste - Chems-eddine Hafiz
- Reconquérir la souveraineté numérique
Matthieu Bourgeois & Bernard de Courrèges d'Ustou
- Le sondage d'opinion : outil de la démocratie ou manipulation de l'opinion ? Alexandre Dézé
- Le capitalisme contre les inégalités - Yann Coatanlem
- Franchir les limites : transitions, transgressions, hybridations - Claudine Cohen
- Migrations, un équilibre mondial à inventer - Catherine Withol de Wenden

- Insécurité alimentaire et changement climatique : les solutions apportées par les biotechnologies végétales - Georges Freyssinet
- L'avenir de la gauche française - Renaud Dely

Les Notes de l'Institut Diderot

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismaïl Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualazzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallentini
- Le fanatisme - Texte d'Alexandre Deleyre présenté par Dominique Lecourt
- De l'antisémitisme en France - Eric Keslassy
- Je suis Charlie. Un an après... - Patrick Autréaux
- Attachement, trauma et résilience - Boris Cyrulnik
- La droite est-elle prête pour 2017 ? - Alexis Feertchak
- Réinventer le travail sans l'emploi - Ariel Kyrou
- Crise de l'École française - Jean-Hugues Barthélémy
- À propos du revenu universel - Alexis Feertchak & Gaspard Koenig
- Une Assemblée nationale plus représentative - *Mandature 2017-2022* - Eric Keslassy
- L'avenir de notre modèle social français - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Handicap et République - Pierre Gallix
- Réflexions sur la recherche française... - Raymond Piccoli
- Le système de santé privé en Espagne : quels enseignements pour la France ?
Didier Bazzocchi & Arnaud Chneiweiss
- Le maquis des aides sociales - Jean-Pierre Gualazzi
- Réformer les retraites, c'est transformer la société - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Vers un droit du travail 3.0 - Nicolas Dulac
- L'assurance santé privée en Allemagne : quels enseignements pour la France ?
Arnaud Chneiweiss & Nadia Desmaris
- Repenser l'habitat. Quelles solidarités pour relever le défi du logement dans une société de la longévité ? - Jacky Bontems & Aude de Castet
- De la nation universelle au territoire-monde - L'avenir de la République dans une crise globale et totale - Marc Soléry
- L'intelligence économique - Dominique Fonvielle
- Pour un Code de l'enfance - Arnaud de Belenet
- Les écoles de production - Agnès Pannier-Runacher
- L'intelligence artificielle au travail - Nicolas Dulac Gérardot
- Une Assemblée nationale plus représentative ? - *Mandature 2022-2027* - Eric Keslassy
- L'homme politique face aux diktats de la com - François Belley
- Santé - Évolutions mondiales, problèmes français - Jean de Kervasdoué

Les Colloques de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès
- Les 18-24 ans et l'avenir de la politique
- L'avenir de l'Afrique
- Les nouvelles stratégies de prévention pour vivre et vieillir en bonne santé

Depuis son apparition, *Homo sapiens* ressent effroi et admiration devant la puissance de la nature et s'interroge sur l'énigme de son existence. De ce sentiment du sacré sont nés tous les grands courants spirituels et religieux du monde.

Pourquoi *homo sapiens* est-il aussi un *homo spiritualis*, le seul animal qui cherche à donner du sens à sa vie, pratique des rituels funéraires, invente de grands récits collectifs et croit bien souvent en des forces invisibles ? Existe-t-il une corrélation entre les révolutions spirituelles et les bouleversements des sociétés humaines ? Peut-on prévoir comment évolueront les grandes religions au milieu du XXI^e siècle ? Quelle sera l'incidence de la crise écologique, de la mondialisation et du transhumanisme ? Existe-t-il des spiritualités non religieuses, voire des spiritualités athées ? Comment concilier progrès scientifique et réenchantement du monde, laïcité et sacré, démocratie et vie intérieure ?

Afin de tenter de répondre à ces interrogations, André Comte-Sponville reçoit Frédéric Lenoir qui nous fait l'amitié de répondre aux questions du public de l'Institut Diderot.

Frédéric LENOIR



© Pascal ITO

Frédéric Lenoir est philosophe, sociologue, historien des religions et des spiritualités. Il a dirigé pendant 9 ans « Le Monde des religions », produit et animé l'émission « Les racines du ciel » sur France culture, co-fondé la fondation SEVE (Savoir Être et Vivre Ensemble, sous l'égide de la Fondation de France) et écrit une cinquantaine d'ouvrages traduits dans une vingtaine de langues, dont « L'Odyssée du sacré : La grande histoire des croyances et des spiritualités des origines à nos jours » (Albin Michel, octobre 2023).